

# LE FORGERON D'ANVERS.

LÉGENDE HISTORIQUE.

## I.

Le soleil descendait lentement vers la mer ; ses rayons dorés coloraient les mats et les pavillons des navires qui voguaient sur l'Escaut, et qui apportaient aux entrepôts d'Anvers les trésors de l'Orient. Cette ville, alors, était dans tout son éclat ; le commerce, les arts, l'industrie, y prospéraient à l'envie, et l'univers voyait avec étonnement sortir de son sein tous ces grands artistes, dont les œuvres remarquables étaient destinées à faire l'admiration des générations futures. Le noble art de la peinture, surtout, florissait sur cette terre fertile de la Belgique, dont il semblait une production naturelle, et ceux qui le cultivaient y trouvaient des encouragements non seulement chez les grands seigneurs et parmi la noblesse, mais même chez les bourgeois et les négociants.

Le soir était venu. Parmi les gros navires qui reposaient sur l'Escaut, on voyait se glisser une infinité de barques légères, qui traçaient dans le fleuve mille sillons étincelants. Un mouvement plus grand encore régnait sur la rive couverte de gens empressés à charger ou décharger les vaisseaux du port ; une foule de promeneurs s'arrêtaient à regarder ce spectacle animé. Bientôt, au milieu de cette population active, de ces bruits, de ces signaux, de ces chants en mesure qui se répondaient de tous côtés, vint tomber le son grave et cadencé de la cloche de Notre-Dame, qui annonçait l'heure du repos. Les autres cloches de la ville répétèrent l'Angelus du soir, alors les mains laborieuses déposèrent leurs outils, l'Ave Maria fut récitée, la tâche du jour était finie, et chacun alla chercher le repos.

Dans l'intérieur de la ville aussi avait cessé le travail, parmi la foule des jeunes ouvriers, qui, avant de se disperser, étaient gaiement à causer et à rire sur la place Notre-Dame et près de la fontaine de fer ; un seul paraissait ne pas partager la sérénité générale,